

ELLE
Marine Bachelot

> Texte écrit en réponse à la commande de la compagnie Derezo pour le spectacle « Qui ? ». Créé au Théâtre de Poche d'Hédé en mars 2008, dans une mise en scène de Charlie Windelschmidt. Avec Anne-Sophie Erhel.

Une femme qui parle. Elle est masquée.

Quelque soient ses habits (robe de soirée ou tenue décontractée), il y a de l'élégance, et ce qu'on appelle de la féminité dans les finitions.

Musiques : Asturias de Isaac Albeniz (interprété à la guitare par John Williams¹) et à la fin la chanson Elle de Didier Barbelivien. La femme fredonne sans doute au fil de son texte quelques notes éparses, quelques passages de cet air (Asturias) qui l'accompagne de façon souterraine, lancinante. Peu à peu, Asturias peut prendre une dimension plus éclatante et massive, en étant diffusée dans la version instrumentale.

S'approcher c'est important. Vous ne trouvez pas ? Savoir comment les choses ont lieu, au plus près et au plus profond. Vérifier par soi-même, palper au-delà des apparences, de l'éclat du papier glacé, du protocole, de l'amour ou du quotidien. On peut passer vingt ans de sa vie sans savoir, sans traverser la surface des choses. Or on a tous envie on en tremble. Nos doigts brûlent et crèvent d'envie.

Moi ça m'est venu aussi, avec quelques notes entêtantes.

Ecouter la voix du sang, écouter ce qui bat dans nos veines. La petite musique ancestrale. Reprendre possession de son histoire, rétablir le lien.

Je suis Maria Sara Isabel. Ou alors Cécilia.

Je suis Cécilia j'ai attaqué par l'omoplate.

Je ne l'ai pas raconté dans *Elle*, dans *Paris Match* ni dans *Closer*. Ni à mes enfants, ni aux journalistes qui font des livres sur moi. Mais peut-être que cette nuit-là, cette ultime nuit d'amour, il faut la dire.

J'ai profité de son sommeil, une nuit parmi toutes celles.

Il est deux ou trois heures du matin. Dans le grand lit il dort seul, entre des draps de soie gris perle. La finesse de l'étoffe, qui ne crisse pas sous l'ongle, me fait monter les larmes aux yeux. Sous le soyeux gris perle il dort nu, penché sur le côté, jambes repliées en chien de fusil, les poings serrés contre son torse.

¹ <http://fr.youtube.com/watch?v=oEfFbuT3I6A>

Comme tant d'autres fois je pourrais, saisie par l'instinct de recommencement, faire tomber mes habits à mon tour, me glisser nue sous les draps à mon tour, l'enserrer, poser doucement mes seins contre ses omoplates, mon ventre dans le creux de ses reins, mon sexe contre ses fesses, poser mes mains sur lui et sentir s'il frémit. Oui.

Comme tant d'autres fois je pourrais. Nuit et jour pendant vingt ans, je ne l'ai pas lâché. Oui bien sûr je pourrais et ce serait si simple. Mais cette sensation de déjà vécu. Je n'aime pas vivre dans les décombres.

Ce matin je suis allée chez l'esthéticienne, elle m'a fait les jambes et le maillot. La cire chaude étalée sur ma peau puis la sensation d'arrachement, la douleur et la libération. L'envie de contempler intensément les bandelettes avec mes poils enracinés dans la cire par la pointe, et leurs bulbes dressés comme de micro-pelouses, racines à l'air. « Est-ce que je peux emporter les bandelettes ? » j'ai demandé, devant les yeux ébahis de l'esthéticienne.

Elle n'a pas posé de question, me les a glissées dans un sachet plastique transparent. Un jour elle le racontera peut-être, je m'en fiche. Je suis une femme libre.

Quand dans la salle de bains je sors le sachet de mon sac, la cire a fondu, les bandes se sont collées entre elles, les poils s'emmêlent, emprisonnés. J'ai tout jeté dans la poubelle, légèrement écoeurée, cette partie de moi-même. Sur la tablette j'ai retrouvé un de ses rasoirs, un de ses rasoirs d'il y a quelques mois, au manche élégamment courbé. Dans le miroir il y a mon visage, entre ombre et lumière. J'ai pris la bombe de mousse à raser et l'ai vidée sur le miroir, ai étalé la mousse jusqu'à disparaître. Puis lentement, j'ai rasé la glace. Dans le miroir je réapparais et je me souris. Je n'aime pas vivre dans les décombres. J'ai rincé le rasoir, remis un peu de mascara sur mes cils et puis je suis sortie faire les boutiques. J'avais besoin de jeans, de treillis, de santiags.

Là dans la nuit, au chevet de l'homme qui dort, cela me prend finalement oui, je suis saisie par l'instinct d'éternel recommencement. Je me dénude, et me glisse sous le drap gris perle. Son corps qui respire produit une chaleur moite, j'en reste à légère distance, et je modèle mon corps comme s'il épousait le sien. Dans le grand lit entre les draps, une odeur entêtante de femelle. Sur mon ventre, mes seins nus, sur mon sexe épilé, le souffle chaud du sang qui bat sous sa peau. Ce serait si simple et peut-être si bon de me coller à lui, de le réveiller doucement, que tout cela se passe sans qu'il ouvre les yeux. Oh ce serait si simple, l'instinct d'éternel recommencement.

Quelques notes.

Je suis saisie par l'instinct de rupture, je veux m'inventer un destin.

Entre mon pouce et mon index j'ai pris la lame et je l'ai posée à l'endroit où j'aimais tant l'embrasser, le caresser, le mordre. Ce morceau de chair tendre sous l'omoplate gauche, qui frémissait quand j'y posais mes ongles ou mes lèvres, où la morsure créait un spasme, ce morceau de chair sous la lame du rasoir ne tremble pas, reste engourdi de sommeil. Alors je la déplace lentement, je descends le long de son dos, elle glisse sur la peau, elle racle le sébum, enlève quelques poils courts au passage, elle frôle la colonne vertébrale, accroche un grain de

beauté, se glisse dans l'interstice des côtes, dans les plis des poignées d'amour, devine le relief des os, éprouve l'élasticité de la chair. Désormais je veux caresser à la lame. Toute la surface à portée. Longuement, lentement et sans blesser. Virtuose. C'est moi qui décide quand. C'est moi qui décide où. Morte de peur comme une femme qui sait qu'elle saute dans le vide, mais je décide. Aujourd'hui je rétablis ma vérité.

Je suis revenue à l'endroit où la morsure crée un spasme, je suis revenue sous l'omoplate, là où j'aimais embrasser, planter mes ongles, laisser la trace de mes canines. C'était le très doux protocole, le plus sûr, le protocole pour l'amener à.

Et pour que tous deux nous. Quinze ou vingt ans. Comme cela, sous l'omoplate gauche. Et puis un jour oui ça me rase ce n'est plus moi. Alors il faut changer les règles. Bousculer le protocole. J'adore ça.

Alors ce sera là. C'est là.

Là que j'augmente la pression sur la lame, là que j'incise. Je n'ai plus peur. Je sens sous mes doigts le sang qui jaillit de la petite blessure, chaud et épais. Je continue à enfoncer la lame plus profond, je taille lentement dans la chair. Il ne se réveille pas, il respire.

J'en ai eu assez de la lame, je l'ai sortie, j'ai léché le petit rectangle de fer. J'y suis retournée avec les ongles. Un acte d'adieu. J'ai enfoncé un doigt, puis deux, j'ai creusé, continué à ouvrir. Un acte d'amour. Avant de le quitter cet homme, je veux connaître son intérieur. Je ne suis pas politiquement correcte. Libre, vous entendez ? Je ne rentre pas dans le moule, je pénètre dans la chair.

Ma main entière s'engouffre dans l'incision, je trace mon chemin. La chair est spongieuse, irriguée, mes ongles la déchirent, je passe entre deux côtes de la cage thoracique, j'avance à tâtons, j'ouvre la main, gauche toute. Des battements réguliers viennent s'écraser dans ma paume. Badam badam badam badam. Le cœur de cet homme, pompe spongieuse au creux de ma main. Vingt ans de ma vie. C'est plein de recoins glissants et tendres, torves et suaves. Il dort paisiblement je serre. Artère aorte valve ventricule mes ongles percent. J'étreins et j'étrangle son cœur, j'enfonce jusqu'à ce que ça saigne. Je relâche. Ce cœur. Je l'ai aimé et je l'ai haï. Parfois au sein de la même seconde. Je suis comme vous. Oh je vous comprends tous : vous, vous qui l'adulez et le suivez à plat ventre, vous, vous qui le détestez dont la peau se révulse à sa vue. Il provoque, il déclenche. Toutes les attirances, toutes les répulsions, toutes les fascinations toutes les violences. Avec lui tout devient possible.

[...]